

LA MÉCANIQUE DE L'INVISIBLE

Par Margot ARBERET

Deuxième secrétaire de la Conférence du Barreau de Toulouse

165^{ème} Rentrée Solennelle du Barreau de Toulouse

05 juin 2026

On entre, on regarde, on hésite presque.

Comme si quelque chose, ici, précédait la parole,

Comme si l'air était encore habité par une ancienne liturgie,

Comme si ce lieu, même vidé de ses rites, continuait d'imposer une manière de se taire.

Il y a quelque chose d'étrange,

Quelque chose qui ne s'est pas retiré avec le temps,

Quelque chose qui résiste encore.

Un lieu que l'on dit désacralisé,

Un lieu que l'on dit neutre,

Un lieu que l'on dit disponible.

Comme si les mots pouvaient effacer les usages anciens,

Comme si l'on pouvait rebaptiser les lieux pour les délester de ce qu'ils ont longtemps organisé.

Mais les murs n'oublient pas,

La pierre garde la mémoire de ce qu'elle a contenu sans le dire,

La hauteur impose une distance.

Car ce lieu n'était pas seulement un lieu de prière, c'était un lieu de séparation.

Un lieu où l'on distinguait le permis de l'interdit,

Le pur de l'impur,

Le salut de la faute.

Un lieu où l'on décidait ce qui pouvait être montré, et ce qui devait rester dans l'ombre.

Et c'est cela qui demeure,

Non pas la religion, mais un geste plus ancien encore, un geste humain,

Celui qui consiste à éloigner ce qui trouble,

A contenir ce qui inquiète,

A soustraite au regard ce qui dérange l'ordre du monde,

Madame le Bâtonnier,
Mesdames et Messieurs les membres du Conseil de l'Ordre,
Mesdames et Messieurs en vos titres et qualités,
Mes chères Consœurs,
Mes chers Confrères.

Ici, il existait une frontière, une frontière invisible mais absolue.
Il y avait ce qui pouvait exister au grand jour et ce qui devait demeurer en marge,
Ce qui avait sa place, et ce qui devait être tenu à distance,
Ce qui pouvait être vu, et ce qui devait disparaître des regards.

Et derrière chaque mise à l'écart, il y a une présence,
Une souffrance,
Une existence,
Quelqu'un dont la fragilité inquiète,
Quelqu'un dont la différence dérange,
Quelqu'un dont il devient plus simple de détourner le regard que de porter le poids.

Oui, ce lieu est désacralisé, mais ce mouvement, lui, ne l'est pas,
Il demeure.
Suspendu dans l'air froid des pierres,
Dans cette poussière immobile que la lumière traverse à peine,
Dans la hauteur des voûtes, qui continue de tenir certains êtres dans la lumière et d'autres dans l'ombre.

Et il existe toujours une tentation. Toujours la même.
Celle d'adoucir, de lisser, de rendre acceptable ce qui ne l'est pas.
Celle de parler sans vraiment dire, d'évoquer sans nommer, de détourner les yeux plutôt que d'affronter ce qui dérange.
Cette tentation est confortable.

Elle protège les équilibres.

Elle rassure.

Mais elle a un prix.

Le prix de l'effacement,

Le prix de tout ce qui disparaît sans bruit, derrière des portes closes.

Et peut-être faut-il le dire ainsi : ce que ce lieu impose à certaines présences,

D'autres lieux l'imposent aujourd'hui à certaines existences.

Chaque époque invente ses murs, et les raisons morales de les rendre acceptables,

Mais le mécanisme est le même :

Déplacer ce qui déborde,

Contenir ce qui dérange,

Organiser la disparition de ce que l'on ne veut plus regarder.

Les noms changent parfois,

Les murs, eux, se ressemblent.

Et derrière les murs, il y a des vies.

Non pas des figures abstraites, ni des catégories administratives,

Des êtres dont la pensée ne suit pas toujours le chemin que le monde exige.

Ils ont toujours été là,

Parmi nous,

Leur esprit ne suit pas une ligne droite.

Il bifurque, il se fracture, il s'emballe.

Il s'égare.

Là où certains voient des repères, ils perçoivent des failles.

Là où le silence règne, ils entendent le monde hurler.

Là où l'évidence rassure, ils voient le doute, la menace, l'abîme.

Ils ne sont pas fous comme on le dit trop vite.

Ils sont exposés.

À la peur, à la confusion, à la violence feutrée des normes, à la brutalité tranquille des systèmes.

Chaque jour est une tentative.

Se lever.

Tenir.

Respirer.

Continuer malgré le bruit intérieur.

Comme si leur esprit était une pièce trop étroite où toutes les voix parlent en même temps,

Comme si le monde entier résonnait trop fort contre les parois de leur pensée.

Chaque geste est un calcul.

Chaque parole, un risque.

Chaque silence, une faute possible.

Parfois, il existe des jours de lumière.

Des jours où le bruit se calme.

Où les voix se taisent.

Où le monde semble, enfin, habitable.

Des jours presque ordinaires.

Et c'est peut-être cela le plus cruel.

Entrevoir parfois une paix possible,

La sentir à portée de main,

Avant qu'elle ne disparaisse à nouveau.

Car ces jours-là sont fragiles.

Terriblement fragiles.

Il suffit d'un mot, d'un regard, d'un refus, d'un malentendu.

Et tout bascule.

Une errance devient une infraction.

Une détresse devient un danger.

Une existence devient suspecte.

Alors la société désigne, isole, enferme.

Pas dans des lieux de soin.

Pas dans des espaces d'écoute.

Mais derrière des portes épaisses,

Des portes métalliques dont le bruit résonne longtemps après qu'elles se soient refermées,

Un bruit sec, répété, qui finit par rythmer les pensées elles-mêmes.

Les asiles ont fermé,

Les camisoles ont disparu,

Officiellement,

Mais la folie, elle, n'a pas disparu, elle a changé d'adresse.

Certains parlent aujourd'hui d'un « nouvel asile »,

Comme si renommer un lieu suffisait à transformer ce qu'il produit derrière ses murs.

Même lorsqu'on y dépose ce que l'on prétend vouloir soigner,

La prison demeure un lieu conçu pour écarter.

Un asile sans soignants, sans soin, sans horizon,

Un asile où les jours finissent parfois par perdre leur contour,

Où les nuits ne tombent jamais complètement parce qu'une lumière reste toujours allumée quelque part,

Comme dans certaines chapelles où l'on veillait autrefois les âmes.

Mais ici, ce ne sont plus des prières qui montent dans la lumière froide,

Ce sont des voix qui parlent seules sous les néons,
Des insomnies,
Des angoisses.

On y enferme des corps.
Mais surtout, on y écrase des esprits.
Les noms disparaissent,
Les visages se vident,
Les voix s'y épuisent.
Certaines deviennent violentes, d'autres se taisent complètement.

La souffrance change de langue,
Elle cesse peu à peu d'être une présence humaine pour devenir une procédure,
Un dossier que l'on déplace de bureau en bureau,
Jusqu'au moment où plus personne ne sait vraiment s'il reste encore quelqu'un derrière les pages.

Yanis avait vingt-deux ans.
Vingt-deux ans.
Des mois d'incarcération,
Des mois de signaux.
Des mois d'alertes.
Des mois d'effondrement,
D'un couloir d'hôpital à un couloir de détention,
D'une chambre blanche à une cellule grise.

Un jour, il s'est pendu dans sa cellule.
Son corps oscillait encore quand les surveillants sont entrés.
Ils l'ont décroché,
Transporté,
Maintenu en vie artificiellement.

Et il est mort.

Yanis n'est pas un accident,

Ce n'est pas une fatalité,

Ce n'est pas un geste isolé.

C'est un mécanisme, lent, implacable.

Un système qui enferme ce qu'il ne sait pas soigner,

Comme il l'a souvent éloigné auparavant,

Dans d'autres bâtiments,

Sous d'autres noms,

Mais toujours les mêmes murs froids pour accueillir ce que l'on ne veut plus regarder en face.

Yanis n'est pas une exception.

Il est un symptôme.

Car ces réalités sont documentées, mesurées, répétées,

Et pourtant, elles continuent de glisser hors du regard collectif.

Elles demeurent dans les angles morts.

À la périphérie.

Comme si, à force d'être connues, certaines souffrances devenaient supportables.

Comme si la répétition finissait par produire une forme d'indifférence.

Ils sont des centaines, des milliers.

Des femmes brisées par des parcours de violence.

Des hommes perdus dans des troubles non traités.

Des jeunes enfermés pour des délits mineurs, mais porteurs de souffrances immenses.

Les chiffres sont connus.

Les troubles psychiatriques sont quatre à dix fois plus fréquents en prison que dans le reste de la société.

Près de deux tiers des hommes incarcérés présentent au moins un trouble psychiatrique.

Le taux de suicide y est six à sept fois supérieur à celui de la population générale.

Et en réalité davantage encore.

Car derrière les chiffres, il y a ceux qui ne sont pas diagnostiqués,

Ceux qui passent entre les mailles,

Ceux que l'on ne voit pas, ou que l'on ne veut plus voir.

La prison n'apaise pas la folie.

Elle l'aggrave,

Elle la provoque, la fabrique.

Chez ceux qui étaient déjà fragiles, mais aussi chez ceux qui ne l'étaient pas.

L'enfermement prolongé fissure les esprits les plus solides.

Il altère la perception du réel, il installe la suspicion, il banalise la violence.

La prison produit ce qu'elle prétend contenir.

Elle abîme ceux qui y sont enfermés.

Elle abîme ceux qui surveillent.

Elle abîme ceux qui jugent.

Elle abîme aussi ceux qui défendent.

Personne ne sort indemne d'un lieu construit sur la négation de l'humain.

Yasmine,

Enfermée,

Ignorée.

Un jour, elle met le feu à sa cellule.

Pas pour mourir.

Pour être vue.

Pour que quelqu'un regarde enfin.

Son corps brûle.

Sa douleur devient visible. Trop tard.

Martin,

Atteint de troubles psychiatriques depuis l'adolescence.

Enchaîné à des procédures interminables.

À attendre qu'une expertise reconnaisse enfin ce que son corps manifeste depuis des années.

Comme lui,

Ils attendent, tous,

Derrière des portes closes.

Derrière des délais.

Derrière des audiences reportées.

Ils attendent,

Et pendant ce temps, l'esprit se délite.

Le scandale n'est pas la folie,

Le scandale est ce que la société en fait.

Le scandale est de confondre vulnérabilité et danger.

De juger ce qui n'est pas compris.

De transformer le soin en abandon.

Punir n'est pas soigner.

Rendre invisible n'est pas protéger.

Enfermer n'est pas comprendre.

Et au fond, la folie dérange moins pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle révèle,

Elle rappelle quelque chose que nous tentons sans cesse d'oublier : la fragilité n'est pas une exception,

Elle est une condition humaine.

La frontière n'est pas tracée entre « eux » et « nous »,

Mais à l'intérieur même de chacun.

C'est précisément pour cela que nous cherchons parfois à éloigner ceux qui nous la rappellent,

Comme si les enfermer permettait d'oublier notre propre vulnérabilité.

Comme si les soustraire au regard permettait d'effacer ce qu'ils révèlent de nous-mêmes.

Et peut-être est-ce cela, le plus inquiétant : non pas seulement que certaines souffrances persistent, mais que nous ayons fini par considérer normal qu'elles disparaissent derrière des murs.

La prison n'est pas un asile moderne,

Elle en est la faillite.

Alors non,

Ce lieu n'est pas anodin.

Et il ne suffit pas de dire qu'il est désacralisé pour effacer ce qu'il continue de porter.

Ce que ces voutes racontent, nous le retrouvons ailleurs.

Dans d'autres bâtiments,

Dans d'autres couloirs,

Derrière d'autres portes fermées.

Le même mécanisme, le même renoncement, le même effacement organisé.

Et dans ce mouvement qui éloigne,

Une autre parole s'avance.

Une parole sans autel, sans dogme, sans promesse de salut,

Une parole qui ne cherche ni à apaiser, ni à rassurer.

Une parole qui expose, qui dérange, qui ne demande pas la permission.

Car il n'y a rien à demander.

Ni pardon, ni autorisation, ni indulgence.

Parce que notre parole est libre.

Radicalement libre.

Libre de rendre visible ce qui disparaît derrière les murs,

Libre de nommer ce qui dérange.

Libre de refuser les silences commodes.

Libre, surtout, de ne pas détourner le regard.

Même ici. Surtout ici.

Car notre rôle commence précisément là où le regard des autres s'arrête.

Là où une existence devient trop fragile pour continuer d'être pleinement considérée.

Nous ne sommes pas là pour accompagner ce mouvement.

Nous sommes là pour lui résister.

Parce que tout ne peut pas être simplifié,

Tout ne peut pas être enfermé,

Tout ne peut pas être rendu invisible.

Défendre, au fond, ce n'est pas seulement parler pour un autre.

C'est demeurer là où d'autres s'éloignent.

C'est refuser, envers et contre tout, qu'un être humain disparaisse derrière une porte sans que plus personne ne se demande ce qu'il reste encore de lui dans l'obscurité.

Telle est notre seule responsabilité :

Faire obstacle à la mécanique de l'invisible.